

François Jacquesson
Lacito-CNRS
jacquess@vjf.cnrs.fr

Plan de l'exposé :

- 1/ Introduction : la singularité personnelle et l'horizon de la référence
- 2/ Pronoms personnels : leur comportement particulier
- 3/ Indices personnels
 - 31/ marque d'un seul actant
 - 32/ marque de deux actants
- 4/ interférence de la personne dans la distribution fonctionnelle
 - 41/ hiérarchie des personnes et inverseur
 - 42/ sagittale
- 5/ Traits communs à diverses oppositions
- 6/ Les « convergences » formelles
- 7/ Conclusion

Personne et fonction

1/ Introduction : la singularité personnelle et l'horizon de la référence

Les systèmes personnels des langues sont des géométries plus ou moins complexes du point de vue morpho-syntaxique, à la fois dans les systèmes pronominaux et dans ceux des indices associés aux autres catégories, noms et verbes par exemple. Mais tous ces systèmes sont le lieu d'une tension entre le domaine dissymétrique du dialogue, où la 1^{ère} personne ordonne les formes de la parole, et le domaine narratif, où les 3^{èmes} personnes forment le plan de la référence.

Dans le domaine du dialogue, une série de travaux célèbres, de Bréal à Benveniste jusqu'à Silverstein et Hagège, ont montré que la grammaire manifestait souvent l'impérialisme du *moi*. De *je* à *toi*, et de *tu* à *lui*, la construction n'est pas plane : l'initiative de la parole conduit aux privilèges du *je*, par rapport auquel le *toi* s'ordonne et se comprend. Le mouvement premier de la parole, c'est un *je te* – d'abord dans le « je te parle ». Entre les deux premières personnes, la relation est, pour employer un terme illustré par Roger Caillois, dissymétrique. Caillois préférerait ce terme à *asymétrique* parce que celui-ci ne sanctionne qu'une absence, au lieu que la *dissymétrie* suggère une orientation ; et c'est de cela qu'il sera question ici : les personnes orientent la parole, et nous verrons qu'elles désorientent les fonctions, ou plus justement que l'orientation des fonctions ne peut souvent être comprise qu'en fonction de l'orientation réciproque des personnes.

Mais d'autre part, l'usage du monde impose partout le souci de la référence. Les objets foisonnent, et leur masse infinie dans son principe aboutit à poser tout ce dont on peut parler comme autant d'éléments possibles du discours, *moi* inclus.

La 3^{ème} personne est le lieu classique de cette distorsion entre le principe de la parole, qui revient toujours à *moi*, et le principe du monde qui objectalise uniformément. Tantôt *il* n'est qu'un objet, tantôt il est un sujet potentiel, susceptible de revenir de son horizon pour me répondre, me reprendre, ou se substituer à moi. La politesse, qui est une forme de l'usage du monde, installe dans certaines langues la contrainte d'une substitution par laquelle tout pronom est aussi un nom, et où *je* prend acte de l'horizon à quoi il appartient, disparaît sous

ce qu'on prend alors à tort pour des métonymies. Le roman fait systématiquement du *je* un *il*, et de l'auteur un cas dans la déclinaison des êtres. Inversement, il peut installer n'importe quoi comme sujet en exercice. Mais l'épopée ou le rituel ne sont pas moins révélateurs, à ce sujet, que le roman.

Dans cette tension entre la parole polarisée par le *je* et l'horizon de la référence, les langues prennent très diversement parti – ou plus justement : les sociétés de locuteurs font des choix. Ces choix ne les engagent pas, car il serait vain de croire que les langues australiennes ou tibéto-birmanes à hiérarchie d'actance manifestent un égotisme spécifique des sociétés qui les parlent, de même qu'on ne peut déduire des langues où les deux personnes forment un paradigme avec les classes de nom que les locuteurs sont moins résolus à se distinguer, ou aient en général un *ego* moins exacerbé. Dans les langues de l'Asie Orientale où souvent la convention sociale proscriit en principe le *je*, ou symétriquement le *tu*, pour les remplacer par des noms, on ne voit pas que les personnes humaines soient plus veules. Dans les langues très nombreuses où les pronoms personnels sont rarement exprimés, parce qu'on en fait l'économie dès que la situation les explique, on ne saurait déduire que l'homme est moins présent.

Ainsi, les choix grammaticaux dans l'éventail des possibilités entre la polarisation du *je* et l'horizon référentiel ne manifestent-ils pas des différences de « psychisme », comme on disait autrefois. Ces choix manifestent dans une certaine mesure un consensus social, quand le nom recouvre la personne. Mais on constate le plus souvent que ces conventions s'expriment aussi ailleurs, dans le dédoublement de certaines zones du lexique, verbes compris, pour marquer la déférence. Et l'on constate aussi que ces substitutions lexicales s'usent vite, que la déférence se dévalue à la mesure de son emploi, et que les noms de modestie ou de respect qui se substituent aux pronoms peuvent eux-mêmes devenir des pronoms, et être ainsi recyclés dans l'expression des dissymétries de la parole.

En somme, il semble bien que le nominalisme soit un écart motivé par les usages, mais que les dissymétries de l'exercice de la parole soient le fond à partir duquel on puisse bâtir des écarts. Le paradigme qui unifie dans un champ unique le *je* et le *il* est toujours possible, et n'est pas moins justifié, mais la dissymétrie du *je* et du *te* rend compte du phénomène de parler.

2/ Pronoms personnels : leur comportement particulier

En chinois, du moins en chinois d'aujourd'hui, le pronom est un nom. Il est aussi invariable que lui, ne change pas de forme selon sa fonction, et celle-ci lui est assignée par sa place dans l'énoncé, qui suit la même logique que celle des noms. Toutefois, dans plusieurs langues tibéto-birmanes où la fonction est marquée par des postpositions, les pronoms personnels fusionnent à divers degrés avec ceux-ci – ce que ne font pas les noms – pour produire une déclinaison qui finit par être spécifique. Un phénomène historiquement inverse, mais comparable, explique qu'en français ou en bulgare, langues qui ont perdu les déclinaisons du latin ou du vieux-slave, les pronoms personnels ont conservé une flexion.

Dans le cycle entre l'isolant et le flexionnel, les pronoms personnels possèdent, pour ainsi dire, une vitesse de rotation particulière.

En chang, une langue tibéto-birmane de la frontière indo-birmane décrite par Hutton et sur laquelle j'ai pris quelques notes en 1996, la flexion des pronoms personnels est assez avancée. Mes notes donnent ceci :

	A	O=U	Pos
s1	ŋai	ŋwo	ŋai-ptu

s2	nji	nu	kai-ptu
s3	hawaj	haw	hawaj-ptu

où l'on reconnaît au moins le suffixe agentif *-i* des noms. Les formes de Hutton, qui datent de 1915-1917, sont légèrement différentes et plus flexionnelles encore (Hutton 1987 (1929) : 13) :

	A	O=U	Pos
s1	ŋê	ŋo	ŋebu, kutu, kabu
s2	nji	no:	kâbu

3/ Indices personnels

Toutefois, les faits de morphologie peuvent être beaucoup plus complexes, notamment lorsqu'ils mettent en jeu des indices affixés.

31/ marque d'un seul actant

Il existe en effet de nombreuses langues où la morphologie de l'une ou l'autre personne se distingue de façon frappante. Dans les parlers tchouktches et koriaks du détroit de Béring, la marque de 1^{ère} personne, singulier ou pluriel, ressort nettement, ne serait-ce que par le préfixe, ici en koriak avec un verbe qui signifie « se lever » (Žukova 1967 : 697) :

	sing.	plur.
1	tə-lqut-ək	mə-tə-lqol-la
2	qut-ti	qol-la-tək
3	qut-ti	qol-la-j

En revanche, dans une langue tibéto-birmane de la frontière indo-chinoise comme le Zakhing, c'est la 2^{ème} personne qui se distingue par la préfixation ; le verbe *khuk* signifie « venir », ici au passé (Jacquesson 2001) :

	sing.	plur.
1	khuk li-ʔŋ	khuk laj
2	khuk tʃi-lo	khuk tʃi-lo-niŋ
3	khuk lo	khuk lo-ko

32/ marque de deux actants

La spécificité du comportement des pronoms personnels dépend souvent des personnes. On sait mieux, depuis que Silverstein l'a établi sur des exemples australiens, que la morphologie des relations interpersonnelles est liée aux relations fonctionnelles. En d'autres termes, il y a interférence entre fonction et personne.

Dans la langue maung, au nord de la Terre d'Arnhem en Australie, le marquage des relations biactancielles privilégie 1 et 2, au détriment de 3, qui est divisé en 6 classes nominales. Si le patient est 3 et l'agent 1 ou 2, la construction est directe : *ngi-* et *gu-* marquent respectivement les agents 1 et 2 en impliquant un patient 3. Si au contraire 1 ou 2 sont patients, la construction est « inverse » : c'est toujours 1 et 2 qui sont marqués, allongés d'un affixe inverseur *nga-n-* et *gu-n-*. Si l'on y prête attention, on reconnaît deux faits

intéressants. Le premier est que 3 et sa fonction sont implicites, ou déduits. Le second est que le système n'est pas symétrique, car si *gu-n-* est bien une forme « inversée » de *gu-* à la 2^{ème} personne, pour la 1^{ère} personne *nga-n-* est bien une forme « inversée » mais la forme directe est *ngi-*, non pas *nga-*, qui existe mais est le préfixe personnel des verbes uniactanciels (Capell & Hinch 1970 : 73-77) :

	O s1	O s2	O s3
A s1		gu-n-	ngi-
A s2	nga-n-		gu-
A s3	nga-n-	gu-n-	

En d'autres termes, « te » est bien une forme dérivée de « tu », mais « me » n'est pas le dérivé de « je ». Sur des bases morphosyntaxiques très différentes, c'est la situation que nous connaissons en Indo-Européen, où *te* et *tu* reposent sur la même racine, mais où *me* et *je* sont des racines distinctes.

4/ interférence de la personne dans la distribution fonctionnelle

41/ hiérarchie des personnes et inverseur

Un fonctionnement de ce genre est attesté dans de nombreuses langues, et est bien connu en Tupi-Guarani. Les exemples que donne C.H. Harisson pour le guajajara (NE Brésil) ne laissent aucun doute. Il existe des tournures "directes" lorsque l'agent est plus proche de s1 que le patient (Harisson 1986) :

1 > 2	<i>ur-esak</i>	(<i>ihe</i>)	
	Exc-voir	Pro1	"je te vois"
1 > 3	<i>a-esak</i>	(<i>ihe</i>)	
	1-voir	Pro1	"je le vois"
2 > 3	<i>er-esak</i>	(<i>ne</i>)	
	2-voir	Pro2	"tu le vois"

mais des tournures "indirectes" dans le cas inverse :

2 < 1	<i>he-r-esak</i>	<i>pe</i>	(<i>ne</i>)	
	Pos1-r-voir	2PL	Pro2	"tu me vois"
3 < 1	<i>he-r-esak</i>		(<i>a'e</i>)	
	Pos1-r-voir		Pro3	"il me voit"
3 < 2	<i>ne-r-esak</i>		(<i>a'e</i>)	
	Pos2-r-voir		Pro3	"il te voit"

Dans ces tournures indirectes, dites "inverses", non seulement on utilise pour préfixe personnel la série des possessifs nominaux, mais intervient un morphème intercalaire *-r-* dit inverseur, qu'on pourrait aussi bien comprendre comme un nominalisateur puisque le préfixe personnel utilisé est alors celui des noms. De quelque façon qu'on glose cette seconde tournure ("tu es mon voir" etc., comme Catherine Paris le faisait pour le tcherkesse), il reste clair que l'accession à la prédication verbale se fait dans certaines conditions sémantiques, qu'on peut rapporter à la dissymétrie du « je » et du « tu » :

	O s1	O s2	O s3
A s1		uru-	a-
A s2	he-r-		er-
A s3	he-r-	ne-r-	

La conséquence immédiate de cette logique, extrêmement simple de son principe, est qu'elle pervertit notre idée d'opposition fonctionnelle, puisque la morphosyntaxe diffère non

seulement selon la fonction (agent ou bien patient), mais selon la personne, puisque chaque personne entretient des rapports privilégiés avec chaque fonction.

Aussi peut-on bien dresser deux listes, deux paradigmes, des préfixes possibles :

	non-Pos	Pos
	« areales »	« sendales »
s1	a-	he-
s2	ere-	ne-
p1Exc	uru-	zane-
p1Inc	si-	ure-
p2	pe-	pe-
sp3	u-	i-

qui reforment ici la célèbre opposition des "areales" et "sendales" ; mais le fait paradigmatique, si cher à nos yeux, reste insuffisant et il faut y ajouter de multiples attendus, en particulier que l'emploi des deux séries est dissymétrique puisque si le patient s1 s'exprime par le possessif, l'agent s1 diffère selon le patient concerné ; et que la formulation « tu me » fait intervenir un « vous » de même que « je te » est un « nous ».

42/ sagittale

Lorsque Hagège en 1982 a proposé la notion clef de "forme sagittale", les langues tupi-guarani ont été de ses premiers exemples. Son idée était qu'il existe des langues où la partition fonctionnelle de l'agent et du patient est amalgamée dans certains cas en un morphème unique, et que le cas le plus fréquent d'amalgame est celui de la situation "je te", comme aussi en hongrois. Il n'y a, du point de vue sémantique, rien d'étonnant au fait que la situation biactancielle la plus obligée de la parole, en vérité celle par quoi toute parole passe, celle du "je te", soit celle qu'on ait le plus fréquemment grammaticalisée d'un seul morphème. En tupi-guarani, cette situation fondamentale est marquée par l'exclusif - c'est-à-dire la marque qui combine les deux personnes tout en en dissociant le statut. On ne peut qu'admirer la clarté logique des locuteurs, qui trouvent analogues la situation intransitive du « nous » où « tu » es différent, et la situation transitive du « je » dont « tu » est la cible. C'est un excellent exemple qu'il existe un lien étroit entre les syntaxes à un et à deux actants.

Dans les langues kiranti (tibéto-birman, E Népal), langues dont Boyd Michailovsky ne cesse, par ses analyses ingénieuses, de montrer à la fois l'ensemble et la variété, la situation « je te » a fini par trouver un morphème spécifique d'identification, *-no*. Je dis "a fini" parce qu'en tibéto-birman, ces morphèmes personnels en *-nV* sont étymologiquement des s2. Toutefois, ce groupe de langues a spécialisé ce morphème ancien dans la situation de la sagittale. Le tableau suivant est extrait de *la Langue hayu* (1988 : 100) ; le verbe *bu-* signifie « porter », ici au temps présent du non-applicatif :

	O s1	O s2	O s3
A s1		bu-no	bu-ŋ
A s2	bu-ŋo		bu
A s3	bu-ŋo	bu	bu

Après l'article fondateur de Silverstein, on a débattu pour savoir si la hiérarchie qu'il défendait était une promotion de la 1^{ère} personne ou plutôt une éclipse de la 2^{ème}, car les grammaires de diverses langues mettent tantôt en avant un morphème qui est étymologiquement s1, tantôt s2 comme en kiranti.

5/ Traits communs à diverses oppositions

Il me semble que pour saisir un fonds commun à cette diversité de comportements, il faut prendre la mesure d'un clivage que j'ai mentionné plus haut. En Tupi-Guarani, nous avons vu qu'il existe deux séries d'affixes personnels, l'une strictement prédicative, l'autre possessive et qui devient indice de sujet quand la forme nominalisée de la racine verbale devient à son tour prédicative. Ce clivage est fondamental dans l'histoire des langues. Nom et verbes peuvent être prédicats, mais dans des conditions morpho-syntaxiques souvent différentes. Le verbe est une catégorie par définition prédicative ; en d'autres termes, si beaucoup de langues, presque toutes, ont une catégorie du lexique dite verbale, c'est parce que beaucoup, presque toutes mais sous des formes variées, ont spécialisé formellement et sémantiquement une part décisive du lexique dans cette fonction essentielle de prédication. On se demande parfois qui du verbe ou du nom apparut le premier, ce qui bien sûr est absurde puisque tout prédicat suppose un sujet. Je crois cependant qu'une question absurde porte sa part de vérité, et qu'on peut obliquement y répondre.

En effet, il existe de très nombreuses langues où les indices personnels se groupent en deux paradigmes distincts, l'un associé aux noms, l'autre aux verbes, mais où les indices nominaux, les possessifs si l'on veut, jouent aussi un rôle actanciel. Outre le Tupi-Guarani, on peut citer le sémitique, l'athapascan, l'esquimo, le tswana, le palau, et bien d'autres. Il serait logique que les indices personnels non-possessifs soient associés au sujet du prédicat, tandis que la série possessive vienne en renfort et marque un actant second, qui est, selon que la syntaxe est accusative ou ergative, le plus proche actant non-sujet c'est-à-dire respectivement le patient ou l'agent. C'est en effet le cas dans les exemples cités plus haut, mais non pas toujours.

Toutefois, pour saisir l'intérêt des exceptions – ce qui est un des buts de la typologie linguistique –, il faut s'abstraire de ce procédé immédiat, et comprendre le phénomène à un niveau de généralité supérieur en prenant au sérieux le versant nominal aussi bien. En 1954, plusieurs savants dont Eugénie Henderson et Gordon Luce eurent la chance de faire une expédition en Birmanie. Eugénie décrivit à son retour un parler tibéto-birman des collines Chin, dans la région de Tiddim, le kamhau. Elle y découvrit deux choses. D'une part que chaque verbe y avait deux formes, que pour faire court nous nommerons verbale et nominale. La forme verbale, dans ce parler, est employée dans la langue ordinaire ; la forme nominale, qui peut être aussi prédicative, est employée dans le discours narratif, plus solennel. Les deux formes de discours, les deux niveaux stylistiques comme elle dit, sont distinctes non seulement par la forme morphologique du prédicat, mais par la série d'indices employée. Dans la parole ordinaire, l'indice personnel est suffixé ; dans le discours narratif, l'indice est préfixé et est identique au possessif des noms (Henderson 1965 : 109) :

	colloquial	narrative
s1	-iŋ ⁵³	ka-V-hi
s2	-teʔ ¹¹	na-V-hi
s3	-ø	a-V-hi
Exc	-uŋ ⁵³	i-V-hi-hi
Inc	-haŋ ⁵³	ka-V-uh-hi
p2	-uʔ ⁵⁵ teʔ ¹¹	na-V-uh-hi
p3	-uʔ ⁵⁵ , ou -uʔ ¹¹	a-V-uh-hi

Il se trouve que dans une langue tout-à-fait différente, qui n'appartient pas au groupe tibéto-birman, on trouve un phénomène homologue. En itel'men, langue du groupe du tchouktche au Kamtchatka, il existe également deux registres, l'un ordinaire où l'on trouve une

morphologie verbale, l'autre narrative et mythologique où l'on trouve une morphologie nominale ; comme en kamhau de Tiddim. En itel'men, comme je l'ai montré ailleurs (Jacquesson 1996), le registre du récit mythique utilise uniquement des prédicats de type nominal parce qu'ils sont compris comme non-constatifs : on n'est jamais le témoin des récits des mythes. Toutefois, dès que les personnages mythiques parlent, et que la narration des événements inclut des dialogues, on retombe dans le cas de la parole ordinaire. Ceci explique le contraste où Eugénie Henderson n'avait vu qu'une opposition stylistique, et correspond parfaitement, d'un point de vue structuraliste, à l'opposition qu'on trouve en Tupi-Guarani, groupe encore différent, où les prédicats opposent deux séries d'indices, l'une pour les actions où le sujet est responsable, l'autre où il ne l'est pas. C'est le sens fondamental de l'opposition des "areales" et des "sendales". La série d'indices strictement verbaux, *areales*, indique un sujet responsable, "in control" comme disent nos collègues anglophones ; les indices par ailleurs nominaux, *sendales*, indiquent un sujet non-directif, "not in control". Il ne me semble pas outré de voir dans toutes ces oppositions des homologues exacts : d'un côté les formulations nominales, "not in control", ou encore non-constatives, ou encore stylistiquement d'ordre narratif - l'horizon de l'usage ; de l'autre les formations spécialisées verbales, ou encore constatives, ou encore de la parole ordinaire et du dialogue où le sujet est responsable, "in control". On trouve un clivage du même ordre dans les langues salish, par exemple dans la description que Hagège a faite du comox (Hagège 1981).

Mais en Tupi-Guarani les deux séries se combinent dans une syntaxe biactancielle, comme nous l'avons vu plus haut. La série possessive, "not in control" lorsqu'il s'agit d'un énoncé monoactanciel, apparaît aussi lorsqu'on oppose dans une syntaxe "à hiérarchie actancielle" ce qui est du côté du patient en fonction de la situation dialogale. Les deux séries de personnels prédicatifs, la verbale et la nominale, se trouvent donc jouer dans un contraste complexe, où dans certains cas elles opposent deux "styles" comme disait Eugénie Henderson à propos du kamhau, ou bien deux types d'implications du sujet comme en itel'men où le clivage est aussi celui du constatif, ou bien deux situations dans un contraste personnel/fonctionnel comme en Tupi-Guarani. Mais il faut insister sur le fait que c'est l'opposition des deux séries qui permet de comprendre pourquoi, dans les situations biactanciennes, la situation paraît d'abord si compliquée. Si nous partons de l'opposition de l'agent et du patient, le système des personnes est incompréhensible ; si nous partons de l'opposition d'implication dans l'énoncé qui est à la base de la définition des personnes, le système s'éclaire, et les oppositions fonctionnelles en sont la conséquence.

On pourrait douter du lien entre ce qui apparaît d'un côté comme un clivage sémantique ou pragmatique entre deux types d'énoncés monoactanciels, et de l'autre comme un clivage de hiérarchie dialogale dans les énoncés biactanciels, malgré l'exemple du Tupi-Guarani qui en démontre la corrélation. On pourrait voir là un cas exceptionnel, un fait de rencontre, et arguer que dans le kamhau de Tiddim décrit par Henderson les deux séries ne se présentent pas ensemble dans un même énoncé, puisqu'elles caractérisent deux styles distincts. Il se trouve que dans une langue très proche du kamhau (Jacquesson 2001), la langue anal du Manipur méridional, les deux séries d'Eugénie Henderson se trouvent associées dans les mêmes prédicats, dans une opposition de type personnel/fonctionnel. Dans la langue des Anals, on trouve ceci :

	préfixes (Pos)	suffixes
s1	ka-	-niŋ
s2	a-	-ti
s3	wa-	-ø

avec des morphèmes qui ressemblent de très près à ceux du kamhau. Dans ce parler, les suffixes marquent le participant unique des verbes monoactanciels, les préfixes marquent l'agent des verbes biactanciels à patient 3 :

avaŋka-niŋ	je viens	ka-tival	je (le) vois
avaŋka-ti	tu viens	a-tival	tu (le) vois

mais ils se combinent dans un même syntagme prédicatif :

a-tival-niŋ	je te vois
ka-tival-ti	tu me vois

où le patient est marqué par le possessif.

Il en résulte que si, en partant de l'expérience des langues indo-européennes ou sémitiques, nous avons traditionnellement tendance à placer cette opposition actancielle au cœur des phénomènes morpho-syntaxiques, elle n'est pourtant qu'un cas particulier d'une opposition structurelle plus générale. Cette opposition plus générale rend compte des clivages de « contrôle », comme de ceux de « hiérarchie », de « style », ou même des nombreux cas où les énoncés subordonnés de facture nominale marquent leurs actants par des possessifs. A beaucoup d'égard, le clivage de l'agent et du patient n'est qu'une conséquence particulière d'une opposition plus vaste.

6/ Les « convergences » formelles

Enfin, ces considérations éclairent aussi, modestement, un petit mystère qu'on trouve dans des langues très diverses. Dans son livre de synthèse sur les langues papoues, William Foley s'étonnait (Foley 1986 : 72) que dans plusieurs de ces langues l'indice ou le pronom de s2 ressemble, ou soit même identique au morphème de p1. Il cite par exemple le cas du suki :

	sing.	plur.
1	ne	e
2	e	de
3	u	i

Souvenons-nous qu'en Tupi-Guarani la marque d'exclusif d'une des séries, *uru-*, marquait aussi bien le patient s2, quand s1 est l'agent. On se rappellera que la 1^{ère} personne du pluriel, qu'on reconnaît depuis longtemps comme un concept bien étrange, amalgame de fait une 1^{ère} personne et autre chose ; dans ce cas, elle comprend s2. Dès lors il est moins étonnant que dans certaines langues, on ait abouti à des situations formelles où, comme en suki, p1 et s2 soient identiques.

On trouverait sans trop de difficulté des cas similaires dans d'autres continents, et je me borne à renvoyer au cas de la langue purépecha, dite aussi tarasque, et à la grammaire de cette langue publiée par Claudine Chamoreau.

7/ Conclusion

Résumons-nous. L'examen des systèmes de personnes dans des langues de groupes variés permet de reconsidérer la centralité d'une opposition entre agent et patient. Cette opposition apparaît comme un cas important mais particulier d'un ensemble cohérent de clivages qui, dans les langues à deux ou plusieurs séries de marques personnelles, doit prendre en compte des interprétations homologues comme le degré de contrôle du procès, le degré de

garantie du récit, ou le statut de la parole. Les hiérarchies dites actanciennes sont un exemple classique de l'interférence entre personne et fonction, c'est-à-dire de l'importance du statut réciproque des personnes, situées par la parole ou le discours, dans l'intelligence des faits de grammaire, au point que dans ces langues la fonction apparaît comme une composante des traits de la personne. Enfin, dans les cas plus difficiles où ce qui nous paraît une convergence en une forme unique de deux personnes distinctes, on peut suggérer que c'est au contraire, parmi les traits qui caractérisent les relations interpersonnelles, la communauté de certains de ces traits qui rend compte de l'identité des formes.

Ouvrages cités :

- Capell & Hinch 1970 : A. Capell and E.H. Hinch, *Maung Grammar, texts and vocabulary*, Mouton, 1970, 201p.
- Chamoreau 2000 : C. Chamoreau, *Grammaire du purépecha*, Lincom, S.N.A.L. 34, 2000, 336p.
- Foley 1986 : W. Foley, *The Papuan languages of New Guinea*, Cambridge Univ. Press, 1986, 305p.
- Hagège 1981 : Claude Hagège, *le Comox lhaamen de Colombie Britannique, Amerindia*, n° spécial 2, 187p.
- Hagège 1982 : C. Hagège, *La Structure des Langues*, PUF, 1982 (1^{ère} éd.), 126p.
- Harisson 1986 : C.H. Harisson, « Guajajara » in Derbyshire & Pullum (eds.) 1986, *Handbook of Amazonian Languages*, vol.1, 407-439.
- Henderson 1965 : Eugénie Henderson, *Tiddim Chin, A descriptive Analysis of Two Texts*, Oxford Univ. Press, 1965.
- Hutton 1987 (1929) : J.H. Hutton, *Chang Language*, Gian Publ., 1987, 120p.
- Jacquesson 1996 : F. Jacquesson, « Histoire du médiatif en Sibérie orientale », *L'énonciation médiatisée*, Z. Guentchéva (éd.), Peeters 1996, p. 215-232.
- Jacquesson 2001 : F. Jacquesson, « Person-marking in Tibeto-Burman languages of North-Eastern India », *Linguistics of the Tibeto-Burman Area*, 24/1, 2001, 113-144.
- Michailovsky 1988 : Boyd Michailovsky, *la Langue hayu*, Ed. du CNRS, 1988, 234p.
- Silverstein 1976 : M. Silverstein, « Hierarchy of features and ergativity », in R. Dixon (ed.) *Grammatical Categories in Australian Languages*, Canberra, 1976, 112-171.
- Žukova 1967 : A.N. Žukova, *Russko-korjaksij slovar'*, Moskva, 1967, 749p.